

Les étudiants français sont partis en guerre

Du front, ils disent leur vie et leurs espoirs

La guerre a dispersé la grande famille étudiante française, pris 30.000 des meilleurs, de ceux qui devaient composer l'élite de demain... mais un jour viendra, après la victoire, où ils reprendront leurs habitudes de travail et leur formation intellectuelle interrompue au premier appel du pays. Pour sauvegarder la liaison entre les étudiants, faciliter le retour à l'étude, examiner grand nombre de vœux, un congrès s'est tenu ces jours-ci à Bordeaux. Mais si c'est là une réunion de guerre, adoptant la forme d'un simple « conseil d'administration », ses travaux ne subissent aucune restriction comme je l'ai compris en visitant le centre d'entraide aux étudiants mobilisés, ainsi d'ailleurs que les différentes « corpos ». Car les étudiants mobilisés ont quelques plaintes à formuler, plaintes assez légitimes et dont le congrès se fera l'écho auprès des pouvoirs publics.

6, rue Antoine-Dubois, une vieille bâtisse grise, qui semble faire corps avec les tristes bâtiments de la Faculté de Médecine : c'est l'Association des Étudiants en médecine ; là, les diacours s'échauffent rapidement.

De quoi s'agit-il ?

— D'une véritable et grossière erreur, me répond un étudiant. Nos camarades mobilisés, après deux ans d'études, sont pris comme infirmiers, mêlés à des coiffeurs, à des artistes lyriques ou bien à des garçons bouchers. Ils restent là, sans espoir d'avancer jamais en grade, ni de poursuivre leurs études, puisqu'à l'examen il nous faut présenter nos « travaux pratiques » que nos camarades ne peuvent exécuter.

« Nous demandons donc la possibilité de faire des stages dans certains hôpitaux... et puis aussi l'acertitude de ne pas passer la guerre entière à administrer piqûres, ventouses et cachets. Est-ce vraiment trop réclamer ? »

J'ai appris par ailleurs que c'était là la question qui occuperait surtout le congrès de Bordeaux... mais ce n'est pas la seule importante, de l'avis du moins des étudiants en droit qui ne peuvent admettre qu'un décret gouvernemental permette aux capitalistes de postuler à la licence...

En quelque sorte, les étudiants ne veulent pas qu'on puisse impunément avilir certains examens, ouvrir des carrières à ceux qui n'y sont pas préparés...

Mais il ne faudrait pas voir dans les étudiants mobilisés des jeunes gens simplement préoccupés de revendications.

Ceux qui ne sont pas encore partis ont organisé, place Saint-Michel, un centre d'entraide aux étudiants mobilisés qui, depuis le début des hostilités, a envoyé par l'intermédiaire d'un bulletin : « Le Courrier de l'Étudiant aux Armées », plus de quinze cents lettres, six cents colts et répond

tous les jours à une quarantaine de lettres. A ce propos, savez-vous ce que lisent nos étudiants ?

— Des livres d'étude d'abord, m'assure Jean Dauven, le secrétaire chargé plus particulièrement de l'entraide aux mobilisés... des livres de droit, d'histoire, de sociologie, de philosophie et puis aussi des cours et des résumés. Pour relâcher l'austérité de ce choix, on nous réclame aussi des romans... policiers quelquefois. Très peu, à la vérité, à peine une quarantaine. Tout le reste s'écoule en œuvres de Gide, Maurois, Duhamel... Gide étant d'ailleurs le plus recherché de tous vos auteurs.

« Ceux qui sont mobilisés écrivent et je ne sais rien de plus réconfortant que de feuilleter la volumineuse correspondance du centre d'entraide. Écoutez cette définition d'une jeunesse qui veut vaincre dans la joie : « Ce que nous sommes ? De grands gosses de vingt-deux à trente ans. Nous aimons Villon, Verlaine, Debussy, Van Dongen, le stuing, le bridge, le footing et le canot. »

Voici la confidence d'un étudiant en médecine :

« Dans la guenille du planton, au poste de guetteur, quelque part entre deux corvées, il nous arrive de réfléchir, non pas sur nous, non pas sur le but ou la nécessité de cette guerre. Nous savons que nous défendons quelque chose de plus vivant, de plus profond que la vie de ceux que nous aimons, mais nous réfléchissons sur l'avenir de la France de demain. »

Car, parmi les jeunes, demeure cette grande inquiétude du lendemain avec l'Allemagne toujours présente à nos frontières : « pour nous, Français, le peuple allemand est cette masse d'hommes éternellement insatisfaits, toujours avides de conquêtes nouvelles, qui veut franchir nos frontières, descendre dans nos plaines qu'un labour millénaire a rendues fertiles, qui veut s'emparer des richesses produites par le précieux effort de notre civilisation et qui, enfin, tend continuellement à diminuer, aucun préjugé de race ! »

Cependant, dans toutes ces lettres on rencontre la même foi dans la victoire et la grandeur de nos destinées. Je n'en veux pour exemple que cette missive d'un jeune Indochinois actuellement sous les drapeaux :

« Que de bons souvenirs a fait naître en moi la lecture du Courrier, surtout dans cette ville de Versailles où j'ai connu, il y a quelques mois, la douceur de vivre parmi des camarades n'ayant aucun préjugé de race. »

« La France, la nation la plus généreuse du monde, doit vivre, et elle vivra. »

Belle conclusion à ce court voyage chez les étudiants français mobilisés.

Pierre BERNIER.

(Copyright by Opera Mundi).

Audé G. H. G. au
fioc. pa.
jeun. 2/18

MEUSE

37 rue du Louvre

23 MAI 1940